



A THOUSAND GIRLS LIKE ME

Un film de Sahra Mani

A THOUSAND GIRLS LIKE ME

Un film de Sahra Mani

Durée : 1h20 - Afghanistan / France - 2017 - VOST

Image : DCP - 1.85 - Son : Dolby 5.1

Visa en cours

DISTRIBUTION

BLUEBIRD

La Plage du Shadok
15 avenue du Rhin - 67100 Strasbourg
contact@bluebird-distribution.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.bluebird-films.com

PRESSE

ANYWAYS

47 rue Servan - 75011 Paris
01 48 24 12 91
florence@anyways.fr

SYNOPSIS

Sur les pentes des montagnes mauves de Kaboul, où les cerfs-volants tournoient au-dessus des bazars, Khatera, 23 ans, enceinte de son second enfant, a soif de justice. Abusée par son père depuis son jeune âge, elle exige de faire valoir ses droits. Khatera défie la Loi faite par les hommes. Elle brise le silence au péril de sa vie. C'est sa propre famille et les traditions d'un pays tout entier qu'il lui faudra affronter.





ENTRETIEN AVEC SAHRA MANI

Comment avez-vous rencontré Khatera ?

Je regardais la TV chez moi à Kaboul quand j'ai entendu la confession de Khatera, faite devant des millions de téléspectateurs. J'ai décidé d'aller la trouver afin de voir comment je pourrais l'aider. Plus tard, lorsqu'elle a découvert que j'enseignais le cinéma à l'Université, c'est elle qui m'a proposé de faire de son combat un film.

Au départ, je n'étais pas vraiment convaincue par l'idée. Je pensais que ce n'était pas un projet pour moi, qu'il ne me correspondait pas en tant que cinéaste. Mais, petit à petit j'ai trouvé mon histoire...

Qu'est-ce qui vous a décidée à couvrir son combat ?

Nous sommes devenues très proches au cours de sa lutte, jusqu'à former une vraie équipe. J'ai fini par y prendre part lorsque j'ai découvert combien il était important de faire ce film, pour les « milliers de femmes » qui connaissent la même situation mais ne peuvent pas prendre la parole.

Avez-vous eu besoin de convaincre Khatera de vous laisser filmer, de vous donner accès à son intimité et à celle de sa famille ?

A aucun moment. Elle avait besoin de quelqu'un pour faire de son histoire un film.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Beaucoup de difficultés se sont posées. Très peu de films sont produits et réalisés en Afghanistan, et cela doit se faire sans aucune aide ni soutien de la part de l'Etat. Il nous fallait de plus être sans arrêt sur le qui-vive, face aux menaces d'attentats, d'attaques-suicides ou de bombardements qui peuvent surgir à tout moment.

Dans ces conditions il n'est pas aisé de créer un objet artistique.

Avez-vous subi des pressions ou des menaces pendant le tournage ?

J'ai reçu plusieurs menaces par téléphone. Et le danger quotidien auquel Khatera devait faire face, je le vivais avec elle. Mais le principal problème réside dans l'insécurité globale, qui est celle partagée par tous les Afghans. Sur la route pour retrouver Kha-

tera, j'échappais à plusieurs reprises, de justesse, à des explosions meurtrières. J'ai eu de la chance de ne pas être touchée et de pouvoir terminer le film. C'est à croire que tout Afghan vivant en Afghanistan est dans un sursis permanent.

C'est vous-même qui mettez Khatera en contact avec Mahfuza Folad, conseillère juridique. Pourquoi ce choix de montrer à l'image votre ingérence ?

J'ai avant tout cherché à être honnête avec le spectateur.

Mon intention n'a jamais été d'apparaître dans le film, ni de faire partie de l'histoire. Khatera était selon moi assez solide pour raconter elle-même son combat. Mais, sur une durée de 76 min, il est arrivé un point où Giles Gardner, co-auteur du film, et moi-même avons dû reconnaître la nécessité de cette intervention. J'étais aux côtés de Khatera au cours de ces moments clés, ainsi vouloir à tout prix cacher ma présence aurait d'autant réduit la fluidité et la compréhension des événements, dans leur déroulement.

Mais comme d'un autre côté je ne voulais pas apparaître à l'écran, nous avons opté pour un juste milieu, à savoir conserver uniquement ma voix, hors champ.

Quelle est la responsabilité du documentariste aujourd'hui, en face des atteintes faites aux Droits de l'Homme de par le monde ?

Au Moyen-Orient particulièrement, nous réalisateurs de films documentaires avons une grande responsabilité. En donnant la parole à ceux qui n'ont pas l'opportunité de s'exprimer nous pouvons amener le changement dans nos sociétés. En creusant le champ social en profondeur nous pouvons mettre à jour certains de ses enjeux.

Mais dans ces régions, les opportunités de faire des films sont rares. Sans les financements ni les techniciens nécessaires, notre tâche est compliquée.



Khatera est restée sourde aux menaces de sa famille et de la communauté. Faut-il parfois savoir désobéir ?

A Thousand Girls Like Me est un film sur le devoir de désobéissance. Khatera n'a pas voulu du rôle qu'on lui avait défini au sein de sa famille, elle a refusé cette vie qui l'attendait dès lors qu'elle a compris toute l'injustice qui la caractérisait.

Elle a décidé de se lever et de prendre la parole, ce que sa mère n'avait jusque-là pas été capable de faire. Mais si elle a agi ainsi c'est avant tout pour sa propre fille, car elle ne pouvait accepter qu'elle vive le même destin.

Elle a choisi de faire tout son possible pour qu'une autre voie soit possible et elle en a payé le prix. Elle y est parvenue. C'est cela qui compte. Elle y est finalement parvenu.

A quel point les combats menés par Khatera vous ont personnellement impactés ?

Pour moi la difficulté principale a été de me mettre à la place de Khatera, et de parvenir à ressentir les émotions complexes qui la traversaient. Je devais réussir à percer son cœur et son âme, pour restituer son histoire avec la plus grande pureté, avec la plus grande fidélité.

Lorsque j'y suis parvenue, de façon inattendue j'ai été frappée d'une profonde dépression. Je ne parvenais plus à trouver la porte de sortie de tout cet enfer qu'elle avait pu vivre. Aujourd'hui encore je souffre de ce que Khatera a pu souffrir toutes ces années. Mes convictions sociales en subissent encore le coup, comme ma foi dans l'autorité et l'Etat tant il a été difficile de réaliser un film sur ce tabou.

Vous avez suivi Khatera sur une période de trois ans, rassemblant une grande quantité d'images. Comment s'est écrit le film à partir d'un matériau aussi dense ?

Chaque soir, en rentrant du tournage, je regardais les images et étudiais les différents aspects de la mise en scène, cadrage, lumière, son, etc. Lorsque quelque chose ne me plaisait pas, j'essayais de m'adapter, d'évoluer et de ne pas répéter les mêmes erreurs le lendemain.

En cours du tournage, je réalisais un premier découpage tous les trois mois. Ensuite, une fois la production terminée, j'ai passé six mois en salle de montage, axant la narration sur une série de séquences choisies.

Au final, le montage définitif du film est très différent de l'histoire que nous avons écrite à partir des rushes. Cela m'a demandé beaucoup de travail, de temps et d'éner-

gie... Mais je suis très heureuse du résultat.

Ces images de Kaboul à flanc de colline, aux rues colorées et nimbées de soleil, ou recouverte de neige, vont à rebours des clichés véhiculés par les médias, montrant un pays dévasté par des années de guerre et d'instabilité.

J'aime ma ville et toute la beauté qui s'en dégage.

C'est cette beauté qui nous maintient en vie après ces années de guerres sanglantes. Il était tout aussi important pour moi de partager ce sentiment avec ceux qui découvriront le film, que l'histoire de Khatera. J'espère qu'un jour la paix finira par revenir, et que tous, de par le monde, viendront redécouvrir Kaboul.

Nous ne pouvons pas ignorer cela : si la guerre a le pouvoir de rendre nos vies misérables, elle ne pourra jamais anéantir la beauté du monde.

Kaboul a de tous temps été l'une des plus belles capitales d'Asie centrale, et de ses décombres renaîtra son éclat.

Il y a également cette séquence en milieu de film, alors que Khatera vient de récupérer son nourrisson, moment paisible au bord de l'eau à partager une pastèque en famille...

La relation qu'entretenaient ces trois femmes - trois générations différentes - était remarquable. Elles avaient beaucoup d'amour l'une pour l'autre. Elles ont appris à se soutenir. Et elles ont finalement compris que seul l'amour pouvait les sauver, et que là était la clé de leur liberté.

Cette scène au parc est un de ces moments hors du temps où les épais nuages qui assombrissent leurs vies étaient haut dans le ciel. Un instant de répit et de paix où l'amour prend le pas sur tout. D'une fille à sa mère ou à sa grand mère, d'une mère à sa fille ou à sa petite-fille. En dépit de la confusion dans les rapports qui les lient, elles ont su puiser une grande force dans leur capacité de résilience.

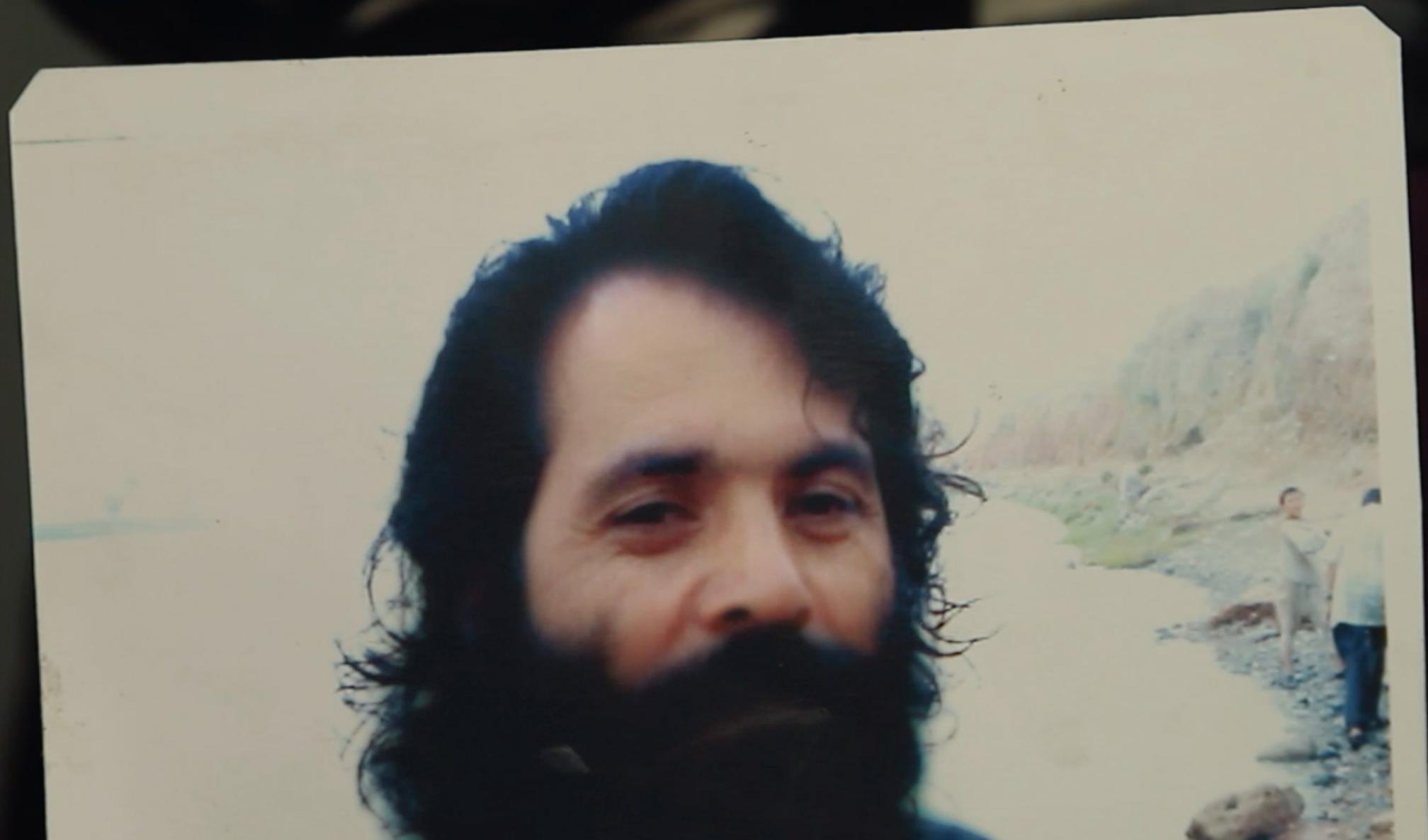


...Illustrée par cette chanson d'une poésie rare « The flowers in this garden won't bloom forever »

Le temps passe mais la douleur reste. C'est la réalité de nos vies. La réalité de ma vie de jeune fille réfugiée qui a grandi dans un camp en Iran. L'un des pires endroits au monde où se trouver réfugié. Ma génération qui a grandi avec la guerre, et toutes ses conséquences. Ma génération déracinée et sans un futur. Nous sommes nés au mauvais endroit et au mauvais moment dans un pays déclaré zone de guerre pendant des décennies. Une guerre menée pour l'argent, le pétrole, le pouvoir, la domination religieuse dans la région... Une enfance, une adolescence, une partie de notre vie sacrifiée sur l'autel de la guerre.

Bien sûr que « les fleurs ne refleuriront pas éternellement », une fois cet âge d'or passé et derrière nous, il n'est pas possible d'y retourner.

Je suis toujours aujourd'hui témoin d'enfances sacrifiées dans les rues de Kaboul. Ce cercle vicieux dans lequel ont été prises la génération de mes parents et la mienne n'est toujours pas brisé. Nous payons aujourd'hui encore le prix d'une guerre qui n'est pas la notre.



ENTRETIEN AVEC KHATERA

Pourriez-vous revenir sur ce qui vous a poussée à partager votre histoire ?

Ce qui m'est arrivé ne devrait arriver à personne. J'ai depuis toujours cherché à me libérer de cette situation, sans y parvenir : mon père soudoyait la police locale afin que mes plaintes ne soient pas retenues.

Mais quand ma fille est née, j'ai immédiatement craint pour sa sécurité et me suis décidée à tout mettre en oeuvre pour trouver une solution. Je ne voulais pas qu'elle passe par ce que j'ai moi-même connu. En tant que mère de deux enfants il fallait que je quitte cet enfer. Je savais qu'il était probablement trop tard pour moi, mais je devais garantir une autre vie, une meilleure vie, à mes enfants. A tout prix.

Dans ce film, on voit se dérouler devant nos yeux votre combat. Comment avez-vous vécu cette intrusion de la caméra dans votre intimité ?

J'ai continuellement cherché à dénoncer ce que je vivais, et j'ai alerté autour de moi autant de gens que possible. Mais personne ne m'écoutait : mon père avait une très bonne réputation au sein de notre communauté, et il disposait du soutien indéfectible de sa famille.

C'est une chance que j'ai pu raconter mon histoire dans ces conditions. Je souhaiterais pouvoir la partager autant que possible. Mon père et sa famille ont jusqu'ici tout fait pour la cacher toutes ces années, mais j'ai désormais la possibilité de prendre la parole et de dénoncer ses actes.

Ce film dit beaucoup de votre engagement. Quel serait le message premier que vous souhaitez transmettre ?

Quand j'ai révélé mon histoire à la TV, la production m'a dit avoir reçu un grand nombre d'appels venant de tout l'Afghanistan. Toutes ces femmes annonçaient qu'elles vivaient ou avaient vécu la même situation que moi pendant plusieurs années, ce qui me laisse penser qu'il y a « des milliers de femmes comme moi ».

En racontant mon histoire, je participe aussi à faire connaître la leur. Et je souhaite à toutes celles qui vivent dans la peur de parvenir à se libérer, et de trouver le bonheur.

Quelle a été votre réaction à la découverte de *A Thousand Girls Like Me* ?

Je ne savais pas comment Sahra s'y prendrait pour en faire un film, mais la première fois que j'ai vu le film fini, j'y ai reconnu mon histoire. C'était comme si je me retrouvais pour la première fois au cinéma, et que je voyais défiler ma vie à l'écran.

Je suis très contente du résultat, j'ai montré le film à tous mes plus proches amis. Les larmes me sont venues quand je me suis revue dire « au revoir » à ma mère, sur le point de m'envoler pour la France.

Il faut désormais que je vienne en aide à ma mère. Elle me manque. Elle a souffert avec moi toutes ces années.

Vous accompagnez le film avec Sahra en festivals, quel est le retour qu'on vous fait en ces occasions ?

Les spectateurs me prennent dans leurs bras et me soutiennent. Grâce à eux je me sens fière d'avoir fait ça.

Comment s'est déroulée votre arrivée en France ?

Au départ, les choses étaient vraiment difficiles. Mes enfants se sont retrouvés malades, et ils demandaient après leur mère. Ils ont toujours considéré ma mère comme leur propre mère, et cela leur a pris du temps de l'accepter comme telle.

Mais notre vie a rapidement pris un nouveau virage lorsque mes enfants ont commencé l'école. C'est aussi à ce moment que j'ai rencontré mon compagnon. Nous nous aimons tellement ! Et les enfants s'en sortent si bien à l'école qu'on les considère comme des génies ! Cela m'apporte beaucoup de bonheur, et tout autant de responsabilités.

Mais je n'aurais jamais pu rêver un jour avoir cette vie-là.

Que vous inspirent les événements récents de #MeToo ? Et plus largement les enjeux liés à la condition féminine en France ?

Je ne connais pas #MeToo. Je devinais que la vie des femmes françaises et leur éducation n'avaient rien de comparable avec la notre en Afghanistan.

Je pense que les femmes ont une bien plus belle vie ici que dans mon pays, mais qu'elles ont sûrement beaucoup de problèmes avec les enjeux autour du mariage (et du divorce).

Très récemment, la loi a prévu de baisser l'âge du consentement sexuel en France, fragilisant d'avantage la victime, et l'obligeant à prouver qu'elle a été abusée. Votre parcours dans ce film montre admirablement le courage et la détermination nécessaires pour prouver la culpabilité de l'agresseur. Que vous inspire un tel projet de loi ?

Je pense que les lois sur le consentement sexuel devraient apporter plus de sécurité aux femmes et aux jeunes filles, parce que notre quotidien présente beaucoup plus de risques. Avec ce type de projet de loi, je ne me sens pas rassurée pour la sécurité de ma fille, même ici en France.

C'est une honte ! J'ai l'impression que nous sommes en recul sur ce qui touche à la compréhension de la condition des femmes, alors qu'il y a encore tant de progrès à faire.



NAÎTRE FEMME EN AFGHANISTAN

Carol Mann

Sociologue, spécialiste de la place des femmes dans les conflits armés, en particulier l'Afghanistan.
Fondatrice de l'association 'Women in War'

Ce documentaire, réalisé sur une période de trois ans, raconte l'histoire de Khatera, une jeune femme violée par son père et aujourd'hui mère de deux enfants. Elle décide de porter plainte et de raconter son calvaire à la télévision. Si la première partie paraît inouïe dans un contexte occidental (bien qu'il y ait eu des cas notoires d'inceste comme celui de Josef Fritzl en Autriche), la seconde l'est moins, puisque le recours aux médias et aux tribunaux est chose banale. En Afghanistan, c'est le contraire : si l'inceste et le viol n'ont rien d'exceptionnel (d'où le titre du film), c'est le recours à la justice et à la télévision qui font scandale, même si ces actes sont en principe condamnés.

Le domaine privé est le territoire exclusif de l'homme afghan où nul n'a le plus petit droit de regard, en particulier quand il s'agit du traitement des femmes. Le père de famille seul, soutenu par les frères et les oncles, décide de la vie ou de la mort de tous les êtres de sexe féminin sous son toit. Il prescrit son mariage, son travail, son accès à la scolarité ou aux services de santé. La femme comme dans toutes les sociétés ultra-patriarcales (dont l'Italie et l'Espagne il n'y a pas si longtemps) représente l'honneur du groupe par son comportement sexuel où la chasteté est de rigueur, ou plus précisément la relation sexuelle avec le mari est la seule qui soit autorisée. Toute autre relation est condamnée par la loi en tant qu'«adultère», une sexualité illégitime parce qu'elle exclut l'époux réel ou potentiel et n'est pas autorisée par le père. C'est pour quoi ce sont les victimes des viols qui languissent en prison à Kaboul, parce que même si elles ont subi les pires violences, ces jeunes femmes sont considérées coupables d'avoir trahi la réputation du groupe familial, et cette honte est gravée dans leur corps. Dans les zones rurales, la victime peut être lapidée, mais à Kaboul qui se prétend plus moderne, elle est enfermée derrière les barreaux tandis que le violeur, moyennant quelques bakchichs, s'en sort toujours. Si elle en émerge, elle devra se cacher sa vie durant pour éviter la vengeance des mâles de son entourage.

Il y a donc une histoire double qui est racontée dans ce puissant documentaire : d'une part, l'horreur absolue vécue par Khatera, violée durant toute son enfance devant sa mère impuissante à arrêter cet homme brutal, et de l'autre les réactions des frères, des oncles devant la médiatisation d'une situation qui aurait du demeurer secrète. C'est bien pour cela qu'on en veut tant à la jeune femme. Comme le dit un de ses frères : elle a sali l'honneur familial, et il demande à la réalisatrice Sahra Mani d'arrêter de les filmer, parce que le scandale s'est répercuté sur les médias sociaux et les hommes portent la honte que seule devait supporter la victime. C'est ici que réside le véritable crime dans la société afghane : un outrage au droit patriarcal.

La lenteur des tribunaux, l'incrédulité des autorités, la difficulté d'obtenir des tests d'ADN et enfin la législation elle-même en témoignent comme nous le constatons dans ce film si poignant. Certes la constitution moderne garantit, sur papier uniquement, les droits des femmes, mais en réalité, c'est le droit tribal, pré-coranique qui prime, renforcé par les deux véritables axes de pouvoir dans ce pays, à savoir les Talibans (avec qui les Américains tentent de négocier) et l'État Islamique. C'est pour cela qu'il y a encore des fillettes qui sont mariées à onze ans, des jeunes filles qui continuent à mourir en accouchant parce qu'on leur a interdit une quelconque assistance médicale. Elles demeurent parmi les plus illettrées de la planète, souffrent en masse de violences extrêmes quotidiennes.

Pourtant, un nombre important jeunes filles des villes ont cependant pu profiter de la nouvelle offre éducative et médiatique pour commencer à se révolter, ce que Khatera fait, malgré elle.

L'Afghanistan a beau avoir reçu une assistance humanitaire considérable, mais celle-ci, un coupé-collé de stéréotypes occidentaux ne sert à rien si les mentalités ne changent pas. Et ce sont les femmes, en particulier celles de la génération de la courageuse Khatera ainsi que la réalisatrice de ce film, Sahra Mani, également de Kaboul, qui sont les mieux habilitées à transformer la société afghane. Non pas en sous-produit globalisé, mais en une démocratie afghano-compatible, si l'on peut dire, basée sur les valeurs familiales, mais aussi poétiques, qui sont profondément les leurs dans un pays d'une beauté, il faut l'admettre, réellement époustouflante.



SAHRA MANI

Biographie

Sahra Mani est réalisatrice de documentaires de cinéma, de nombreuses fois primés en festivals. Egalement productrice, elle a fondé la société Afghanistan Documentary Film House.

Après l'obtention d'une licence en production et diffusion du cinéma numérique, et d'une maîtrise en réalisation documentaire, à l'University of Arts de Londres, elle rentre en Afghanistan afin de mettre ses compétences au service de son pays.

Elle est l'organisatrice de plusieurs festivals de cinéma, comme "A window to peace annual Film Festival" à l'Université de Kaboul.

Ses films sont consacrés à son pays, l'Afghanistan, et se focalisent particulièrement sur les droits des femmes et de l'enfant, ainsi que sur l'éducation.

Filmographie sélective

2009 *David Lean cinema*, court-métrage documentaire

2010 *The Kite*, court-métrage de fiction

2011 *Divorce By Heart*, court-métrage documentaire

2011 *Kaloo School*

2012 *Schools That Never Exist*, court-métrage documentaire

2012 *Rhythm Of London*, expérimental

2012 *Beyond The Burqa*

2016 *Long Night*, expérimental



DERRIÈRE LA CAMÉRA

Réalisation Sahra Mani

Scénario Sahra Mani, Khosraw Mani, Olivier Trives

Production Nicole Levigne

Société de Production Les films du tambour de soie

Co-production Afghanistan Doc House, Marmitafilms,
First Hand Films

Image Sahra Mani

Son Hussain Kargar

Montage Sahra Mani

Assistants montage Gabriel Laurent, Jacob Lombardi

Montage son Renaud Denis

Mixage Alexandre Widmer

Etalonnage Isotta Trastevere

Musique originale Elodie du Détroit & Jacobo Velez Mesa,
Cyril Orcel

Distribution France : BlueBird Distribution

